



Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

9 | 1997

Émile Benveniste. Vingt ans après

Préface

Michel Arrivé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/962>

DOI : 10.4000/linx.962

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 1997

Pagination : 15-21

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Michel Arrivé, « Préface », *Linx* [En ligne], 9 | 1997, mis en ligne le 03 juillet 2012, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/962>

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Préface

Michel Arrivé

Quel est le linguiste français qui a marqué de la façon la plus forte le siècle qui s'achève ? La question, à certains, semblera peut-être inutile, voire incongrue. Elle n'en a pas moins signification et importance. C'est pourquoi je cours le risque de la poser, et même, on le verra, de hasarder une réponse, à vrai dire quelque peu hésitante. Mais il convient préalablement de préciser les limites qu'il est utile de donner à la question pour qu'elle prenne toute sa pertinence.

Je remarque d'abord qu'elle se poserait de façon entièrement différente si on l'élargissait aux linguistes de toute origine ou, comme on voudra, de toute langue. Entièrement différente, et considérablement plus difficile. Les critères qui permettraient de comparer par exemple l'influence sur leur siècle commun de Louis Hjelmslev et de Roman Jakobson seraient sans nul doute très difficiles à choisir et, surtout, à pondérer.

Même en se limitant aux linguistes français (ou francophones), il conviendra de séparer deux modes souvent distincts d'influence : on constate en effet dans plusieurs cas des discordances fortes entre la façon dont une œuvre est reçue par les lecteurs de sa langue et par ceux des autres pays.

Il est enfin indispensable de tenir compte des générations. Il y aurait peu de sens à faire intervenir Saussure, né en 1857, dans une confrontation avec des linguistes nés un demi-siècle plus tard et qui, sans exception, se réclament de lui : l'exercice serait aussi étrange que celui de confronter, dans une autre discipline, Freud, contemporain à peu près exact de Saussure, et Lacan, contemporain de Benveniste. Il vaut mieux s'en tenir à la génération née, ou peu s'en faut, avec le siècle, en laissant de côté à la fois les linguistes nés avant 1880 et nos contemporains des années postérieures à 1920 : leur activité se poursuit sous nos yeux.

Compte tenu de cette double limitation, on ne voit plus guère émerger que quatre noms¹ : ceux de Gustave Guillaume (1884-1960), de Lucien Tesnière (1890-1956), d'Émile Benveniste (1902-1976) et d'André Martinet (né en 1908). Le monstre bicéphale de Jacques Damourette (1873-1943) et d'Édouard Pichon (1890-1940), à tous égards atypique, ne semble pas pouvoir être retenu, en dépit de la permanence réelle, encore aujourd'hui, de certains aspects de leur réflexion². Quant à Algirdas Julien Greimas (1917-1992), ce n'est certes pas son origine lithuanienne qui me conduit à ne pas le faire intervenir : c'est le fait que, s'il revendiquait hautement la qualité de linguiste³, il a été, dès la *Sémantique structurale*, essentiellement reçu comme l'un des fondateurs de la sémiotique.

Reste à apprécier comparativement non certes la valeur intrinsèque des réflexions (qu'est-ce donc, à vrai dire, que la «valeur intrinsèque d'une réflexion» ?), mais l'influence qu'elles ont exercée. A cet égard, on peut hasarder quelques approximations.

Gustave Guillaume a très profondément influencé un nombre non négligeable de linguistes. Mais les spécificités de son appareil théorique sont telles qu'il ne se prête guère qu'à être retenu «dans son entier», pour pasticher le vieux maître. On observe donc, grossièrement⁴, l'alternance entre une adhésion complète et une ignorance à peu près absolue.

Pour Lucien Tesnière, la situation semble à peu près inversée. Cité et utilisé ponctuellement de toutes parts, son livre unique⁵, les *Éléments de syntaxe structurale*, n'a pas donné lieu, tout au moins en France, à la réalisation de travaux systématiquement fondés sur son appareil théorique. Il en va autrement en Allemagne, où l'école de la *Dependanzgrammatik* se réclame explicitement des *Éléments*.

¹ Quant aux quelques autres linguistes dont les noms peuvent, fugitivement, venir à l'esprit, ils sont vite écartés soit par leur marginalité (par exemple Pierre Guiraud), soit par leur spécialisation à peu près exclusive dans un domaine linguistique (le français pour Georges Gougenheim, 1900-1972, l'allemand pour Jean Fourquet, né en 1899).

² En témoigne par exemple le numéro 124 (décembre 1996) de la revue *Langages*, «Actualité de Jacques Damourette et Édouard Pichon».

³ Il faut lire les propos amers qu'il tient à ce sujet lors du Colloque de Cerisy en 1983 : «Même si maintenant les linguistes me rejettent et ne me considèrent pas comme l'un des leurs, moi, je prétends être linguiste dans mes origines et dans ma façon de conduire ma pensée» (*SémiEtique en jeu*, p. 305-306, Hadès-Benjamins 1986).

⁴ S'il s'agissait d'affiner, on pourrait noter en outre les cas de rejet explicite, diversement virulents, ainsi que, pour l'essentiel récemment apparus, les exemples de prise en compte partielle, qui imposent naturellement à l'emprunteur une laborieuse articulation avec les autres pans de son appareil théorique.

⁵ Est-il nécessaire de préciser qu'il est inutile ici de tenir compte des nombreux travaux d'érudition ou de vulgarisation de Tesnière dans le domaine des langues slaves ? Citons cependant les trois colloques Tesnières de 1991 : Rouen, Ljubljana et Strasbourg.

Restent donc en compétition André Martinet et Émile Benveniste. Faut-il préciser que je n'invente rien en parlant de compétition ? Martinet en témoigne lui-même en plusieurs points de ses *MémEires d'un linguiste*. Je passe sous silence telle anecdote un peu déplaisante — on peut la lire dans les *MémEires*, p. 83 —, dont l'auteur prend bien soin de souligner qu'il n'en a pas été directement témoin. Je me contente de remarquer que Martinet donne comme une évidence absolue l'existence d'un «conflit» — c'est son mot, et il est répétitif — entre Benveniste et lui :

«On peut seulement s'étEnner qu'il [Benveniste] ait pu penser un instant qu'il n'y aurait pas de cEnflit avec mEi, à mEn retEur en France» (*Mémoires d'un linguiste*, p. 83).

Dans les nombreuses pages de son livre où est évoquée la figure de Benveniste, on sent, chez Martinet, la vivacité constante du conflit : la disparition du rival n'est pas parvenue à en atténuer la force. L'hostilité persistante de l'auteur se marque parfois par des remarques assez désobligeantes, où l'on repère avec étonnement des relents assez forts d'antisémitisme et de xénophobie, d'autant plus illusoires que Benveniste était aussi «français» que Martinet : «[s]a vie a été une perpétuelle tension pour faire oublier ses origines et s'affirmer comme le grand linguiste français de sa génération» (p. 84).

Le plus significatif est qu'on cherche vainement dans le livre la moindre allusion aux aspects théoriques du «conflit» : tout se passe comme si Martinet tenait à passer sous silence ce qui, sur le plan théorique, l'oppose à Benveniste. Car on ne peut guère tenir pour une exception l'allusion, une fois de plus teintée d'antisémitisme, au «goût» qu'il prête à Benveniste de «la spéculation volontairement détachée du concret» (p. 125). Elle est à vrai dire trop générale pour pouvoir être approuvée ou réfutée.

Je ne m'autoriserai pas à émettre le moindre jugement personnel sur la «valeur» comparée des deux réflexions. En revanche, je crois être en droit de tenter une évaluation de la façon dont elles ont été reçues et de l'influence qu'elles ont exercée.

Voici d'abord, à l'état brut, deux indices :

- Dans son *HistEire du structuralisme*, François Dosse, observateur extérieur, mais pour l'essentiel scrupuleux, cite 13 fois le nom de Benveniste et 23 fois celui de Martinet⁶.

- Si on interroge la diffusion internationale de l'œuvre des deux linguistes, on fait les constatations suivantes : les *Éléments de linguistique générale* de Martinet, publiés en français en 1960, étaient, en 1993, traduits en 17

⁶ Je constate que Guillaume est cité une seule fois, et que ni Tesnière, ni Damourette et Pichon n'ont droit à aucune mention. Le nom de Saussure donne lieu à 57 occurrences. Greimas est cité 42 fois.

langues. Les *Problèmes de linguistique générale* de Benveniste, publiés en français en 1966, étaient en 1997 traduits en 7 langues⁷.

Ces indications quantitatives ne s'interprètent pas de la même façon. Il faut évidemment pondérer le premier chiffre par le fait que, par la force des choses, seul Martinet a été interrogé par Dosse : il intervient dans le livre au moins autant comme témoin que comme acteur. Le second chiffre est d'emblée plus significatif : à n'en point douter, l'œuvre de Martinet jouit d'une diffusion internationale plus étendue que celle de Benveniste.

D'une certaine façon, Martinet ressent cette différence, même s'il est surtout sensible à son aspect négatif : il constate, non sans quelque souterraine amertume, qu'il lui est « beaucoup plus facile » de se faire comprendre en Allemagne (et, avec quelques réserves, en pays anglophone) qu'en France (*Mémoires*, p. 125). De façon évidente, l'ombre de Benveniste plane sur ses plaintes retenues : car Martinet est assez lucide pour se rendre compte qu'en France, c'est Benveniste qui prend la tête dans la compétition qui les oppose.

De nombreux indices se présentent pour conforter l'impression de Martinet. Les index et les bibliographies des travaux de linguistique publiés en français, pour peu naturellement qu'ils s'y prêtent de quelque façon, donnent à Benveniste beaucoup plus de place qu'à Martinet. Dès qu'on s'éloigne de la linguistique *strictE sensu*, Martinet s'absente totalement — sauf dans la petite cohorte de ses fidèles absolus —, alors que Benveniste s'installe. Je ne prendrai pour exemple que l'illustre opposition de l'*histÉre* et du *discEurs*. Comme il lui arrive fréquemment, il la pose sans extrême insistance, et l'utilise fort peu en dehors de l'article où elle est mise en place⁸. Mais elle s'est répandue en dehors de son œuvre au point de perdre son origine (bien des étudiants, en s'essayant maladroitement à l'utiliser, ignorent qu'elle leur vient de Benveniste) et jusqu'à son nom : on sait que très souvent l'*histÉre* est rebaptisée *récit*, non sans quelques dommages théorique.

Rien de tel, à ce qu'il me semble, n'est arrivé à aucune pièce de l'appareil théorique de Martinet. On observe même plutôt le phénomène inverse : l'emploi de ce qu'il y a de spécifique dans son appareil conceptuel ne dépasse

⁷ Je tire ces renseignements pour Martinet de la bibliographie de ses *Mémoires d'un linguiste*, p. 369-370 et pour Benveniste de la *Bibliographie des travaux d'Émile Benveniste* de M. Dj. Moïnfar, p. XII, complétée par la consultation téléphonique des éditions Gallimard, que je remercie vivement. Le détail des langues n'est peut-être pas indifférent : si Martinet couvre un très large éventail (incluant l'albanais, l'islandais, le chinois et l'indonésien ainsi que toutes les « grandes » langues européennes), Benveniste doit se contenter de l'anglais, de l'espagnol, de l'italien, du portugais, du suédois, du serbo-croate et du bulgare. C'est le premier volume des *PLG*, parfois accompagné d'articles extraits du second, qui a donné lieu à ces traductions. Pour les autres ouvrages des deux auteurs on observe le même déséquilibre : traductions nombreuses pour Martinet (5 pour l'*ÉcEnÉmie des changements phÉnétique*, 4 pour *La linguistique synchrÉnique*), rares pour Benveniste (une pour les *Origines de la fÉrmatiEn des nEns en indE-urÉpéen* et pour le *VEabulaire des institutiEns indE-urÉpéennes*). Il faut en outre rappeler que Martinet a écrit directement en anglais deux ouvrages.

⁸ « Les relations de temps dans le verbe français », *PLG*, I, p. 237-250. Voir, ici même, les contributions de Michel Arrivé, Francis-Marie Gandon et Guy Lachenaud.

pas les limites de l'école fonctionnaliste. Le sort de la notion de *mEnème* est à cet égard pleinement significatif : il n'est plus guère aujourd'hui qu'un signe de ralliement de l'«écurie Martinet», comme il dit lui-même assez cyniquement (*MémEires*, p. 111).

Veut-on un dernier indice ? Je serais tenté, de façon apparemment paradoxale, d'alléguer la virulence encore très vive, beaucoup plus de ... vingt ans après, de certaines critiques contre Benveniste. C'est de nouveau le couple de l'histoire et du discours qui s'offre en exemple. Critiqué à peu près d'emblée (par exemple par Weinrich), il continue, en 1997, à échauffer les esprits. Ainsi Marc Wilmet procède-t-il à une exécution sommaire :

«Sa théErie [celle de Benveniste] entachée à tEut bEut de champ de raisEnnements circulaires [lesquels ? MA], a suscité du côté des pédagEgues [eux seuls ? MA] un engEuement que les linguistes [lesquels ? MA] Ent du mal à cEnprendre» (*Grammaire critique du français*, p. 355).

Déterminer, près de quarante après, une telle montée de bile, n'est-ce pas le meilleur indice de la prégnance de la distinction ? Il m'apparaît qu'on aurait du mal, aujourd'hui, à trouver à l'égard de quoi que ce soit chez Martinet, autant de hargne.

Résumons, sans forcément conclure. Il semble bien que Martinet et Benveniste, pour l'instant — il en ira peut-être autrement en 2050 — répartissent leur influence de façon complémentaire : Benveniste domine le domaine francophone, Martinet conserve une bonne avance à l'étranger.

Il faudrait naturellement affiner ces analyses, et s'interroger notamment sur la réalité profonde de l'impact de Martinet en pays anglophones. On rencontrerait alors son autre rival, Chomsky, à qui il voue, je crois bien, une haine plus forte encore, en tout cas plus affichée, que celle qu'il a pour Benveniste.

*

* *

Mais restons en France. Pour l'instant, Benveniste continue à y régner. Il y est bien — c'est là la réponse que je hasarde timidement — le linguiste qui a marqué le plus fortement son siècle.

Resterait, naturellement, après ce constat, à en chercher l'explication.

Pour Benveniste — le seul, on l'a compris, auquel je m'intéresserai désormais — il convient d'envisager sa fortune en France du point de vue historique. En commençant par une constatation : vers la fin de sa carrière au Collège de France, Benveniste n'attirait que fort peu d'auditeurs. Peu amateur de cours et de séminaires, je me donnais comme règle de ne pas y assister, et me fie donc au témoignage de Jean-Claude Coquet :

«CEnbien étiEns-nEus autEur de lui, au CELLège de France, en 1965 ? A peine une dizaine» (*La quête du sens*, p. 43).

Il en allait de même pour ses écrits : confinés dans les publications spécialisées des linguistes, ils n'attiraient en aucune façon le grand public. C'est tout au plus, j'en ai été témoin, si commençait à se faire jour une curiosité discrète, si discrète qu'elle ne pouvait guère venir que des linguistes et de leurs étudiants⁹ : désireux d'acquérir, en 1963, le «Coup d'œil sur le développement de la linguistique», publié dans les confidentiels comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, j'ai eu la déception d'apprendre de Jacques-André Bernard, libraire de la rue des Écoles, à peu près en face du Collège de France, que les trois ou quatre exemplaires qu'il avait en dépôt s'étaient «arrachés» : c'était le mot du vieux libraire, qui s'étonnait d'un tel «succès».

Le succès, cette fois sans guillemets, le vrai succès, en somme, ne vient qu'à la fin des années 60. On me souffle que la publication en volume des *Problèmes*, en 1966, explique ce soudain changement. Oui. Mais il faut alors expliquer pourquoi c'est à ce moment qu'intervient la publication du volume : les éditeurs — Gallimard ne fait pas exception — ne publient que ce qu'ils savent (ou croient : pour eux, c'est la même chose...) pouvoir vendre. C'est-à-dire ce qui répond à des préoccupations actuelles des lecteurs possibles.

1966 : c'est aussi la date de publication des *Écrits* de Lacan, de la *Sémantique structurale* de Greimas et de l'ouvrage de Michel Foucault *Les Mots et les choses*. C'est le très bref instant du triomphe du «structuralisme». Au même titre que les *Écrits* — quoique selon des modalités bien différentes — les *Problèmes* marquent de façon exemplaire le fragile équilibre qui s'établit alors entre ce qu'on appelle le «structuralisme» et ce qui est censé le mettre en cause : la prise en compte du «sujet».

Qu'on me comprenne bien : je ne prends nullement à mon compte l'opposition à la fois naïve et sommaire du structuralisme et, dans le domaine du langage, de la linguistique énonciative. Et je ne cherche pas à faire du succès du livre de Benveniste un effet de mode : je serais immédiatement démenti par les faits, puisque la mode perdure. Non : je me contente de constater que les caractères fondamentaux de la réflexion de Benveniste, déjà présents dans son œuvre depuis de très longues années, se trouvent à ce moment rencontrer, pour y avoir souterrainement contribué, le débat qui fait surface précisément à ce moment¹⁰.

Ces caractères, quels sont-ils ? On ne lit ici qu'une préface, et je me contenterai de renvoyer le lecteur à la suite du livre qu'elle inaugure. Car c'est un livre, et non la simple juxtaposition des communications au colloque qui en a été l'origine. L'intention commune à ses multiples auteurs est de faire

⁹ A vrai dire, en ces temps déjà anciens, les linguistes, qui, pour la plupart, n'avaient pas reçu de formation spécifique, étaient en même temps des étudiants, autodidactes le plus souvent, en linguistique.

¹⁰ Voir à ce sujet Claudine Normand ici même et dans «Emile Benveniste, une théorie saussurienne de la signification», LINX n° 26 - 1992.

apparaître, au-delà de l'apparente disparate des objets et des nécessaires divergences de méthode selon les variations des points de vue, l'unité profonde de la réflexion de Benveniste. Pour lui en effet les deux dichotomies fondamentales de l'appareil théorique saussurien (langue/parole, synchronie/diachronie) sont maintenues. Mais il n'y a point d'exclusion réciproque entre les linguistiques apparemment séparées dans les dichotomies saussuriennes. Je n'évoquerai ici, faute de place, que le problème de la langue et de la parole. Car en ce point s'entend une rumeur : en posant avec insistance les notions de discours et d'énonciation, Benveniste s'écarterait de la fidélité à Saussure. Qu'en est-il au juste ? Il convient de revenir au texte :

«Maintiendrons-nous le nom de linguistique aux deux études ? Nous pouvons distinguer en linguistique de la langue et linguistique de la parole. Nous poursuivons l'étude de la langue. N'en concluons pas qu'il faut s'interdire, dans l'étude de langue, de jeter un coup d'œil sur étude de parole. Cela peut être utile. Mais c'est un emprunt au domaine voisin».

Aux familiers de l'édition «standard» du *Cours de linguistique générale*, ce texte doit sembler bien étrange. Je parle moins de sa forme — de qui vient l'omission des articles ? — que de son contenu. Car il s'écarte fortement de ce qu'on lit dans le Chapitre IV de l'Introduction, où se trouve posée non seulement, comme ici, la distinction des deux linguistiques, mais en outre la subordination, et finalement l'exclusion de la seconde. Ici point de subordination : simplement la séparation nécessaire de deux domaines *voisins* : la langue et la parole. Encore cette dernière n'est-elle pas toujours désignée par ce nom : Saussure lui réserve souvent la dénomination de «faculté du langage», à peu près évacuée de l'édition standard.

Ce fragment, on l'a compris, est la reproduction des notes d'un des auditeurs de Saussure. Je ne me poserai pas la question de savoir si Benveniste l'a lu. Rien ne l'interdit : si je ne l'ai point trouvé dans *Les Sources manuscrites du Cours de linguistique générale* de Robert Godel, il figure évidemment, pp. 58-59, dans l'édition critique de Rudolf Engler, qui, publiée en 1968, a pu être consultée par Benveniste. Mais je laisse de côté cette interrogation oiseuse : il m'est évident que la conception benvenistienne de l'énonciation s'inscrit dans le prolongement et l'approfondissement de la linguistique saussurienne de la parole, telle qu'elle se manifeste — brièvement, certes, mais de façon pleinement explicite — dans l'enseignement authentique de Saussure.